Aujourd’hui, c’est dimanche, et vous êtes bien sur Radio Charpenterie (oui, je suis sur mon chantier, mais même à la cambrousse, on a la 4G).

Si vous aimez la chronique, vous pouvez nous soutenir sur KisskissBankbank (<https://www.kisskissbankbank.com/.../the-dendrobate-doctor>).

Bienvenue à tous sur l’Echo des Labos, édition spéciale Crise Existentielle.

Car oui, aujourd’hui, ça va être une édition un peu spéciale de la chronique. Ce n’est pas que je n’ai rien à vous raconter (non les enfants, on a découvert un nouveau groupe sanguin rare, y a une espèce inconnue de crustacés géants qui est en fait partout au fond de l’eau, la justice rattrape enfin un toubib radié qui filait sa mixture perso à des patients atteints de sclérose en plaques ou de maladie de Charcot et des chercheurs ont filé des champis hallucinogènes à des religieux pour voir ce que ça leur faisait, il se passe PLEIN de trucs cools, et promis, je vous en parle la semaine prochaine). C’est qu’aujourd’hui, j’aimerais vous parler de la chronique elle-même, de son format, de son but, de son utilité (posez vos flingues tous, je ne suis pas en train de vous annoncer qu’elle va s’arrêter, tout va bien, on réfléchit juste tous ensemble parce que c’est intéressant à mon sens). Et si je nourris ce questionnement depuis quelques temps, le déclencheur a été qu’un abonné, cette semaine (merci à lui) m’a tagguée sur un article annonçant le licenciement du directeur de la Miviludes, et peut-être tout simplement la fin de cette unité, déjà sous-dotée alors qu’elle est de plus en plus nécessaire.

Lorsque j’ai commencé la chronique, elle était une réponse à une double situation de crise : la première, mondiale, avec une épidémie comme le monde n’en avait jamais connue (quoi qu’on veuille en penser 3.5 milliards d’humains confinés chez eux simultanément, le monde n’a jamais connu ça avant) et qui avait de quoi faire baliser tout le monde ; la seconde, personnelle, parce que parmi mes proches (et les proches de proches), beaucoup ont vite compris que la désinformation, les exagérations, les rumeurs se répandaient comme des trainées de poudre, que si on voulait en comprendre quelque chose il fallait demander à quelqu’un qui sache lire les études, et ont donc commencé à me bombarder de trucs (souvent les mêmes arrivant par différentes personnes) qu’il fallait que j’analyse avant de leur répondre. L’idée de faire une compilation publique et hebdomadaire (donc qui me laisse le temps de lire et d’analyser) de tout ces trucs plutôt que de répondre individuellement à chacun est née de cette idée qu’il y avait un vrai besoin de réponses à une urgence (et que je pouvais pas passer ma vie à faire le service après-vente des médias sur la science).

Et puis l’urgence est passée. Je ne m’en plains pas car, si la visibilité et les interactions avec la page n’ont désormais plus rien à voir avec ce qu’elles étaient durant la crise (pour être parfaitement transparente avec vous, on est passés de 150.000 vues en moyenne par poste au plus fort de la crise à une moyenne de 15.000 actuellement, sauf la dernière qui a fait 40.000 et je n’ai aucune foutue idée de pourquoi), c’est aussi moins de pression de mon côté : sur 150.000 visiteurs, vous attirez fatalement des gens agressifs, insultants, usants, menaçants et je ne suis pas mécontente que ce soit moins le cas. En revanche, cette situation me pose deux problèmes.

Le premier, c’est que une fois l’urgence passée, les gens ont eu l’air de considérer que comprendre la science, la recherche, comment on travaille à établir ce qui est vrai et fondé, c’était pas si important finalement. Or, la désinformation est une bataille qui fait rage plus que jamais. Elle est sur tous les fronts, sur la science et la médecine, bien sûr, mais aussi sur la géopolitique (on pense au cas des Russes, qui ont l’air de pouvoir nier en bloc à la face du monde jusqu’à l’existence de leurs propres dents sans trembler des genoux), sur les droits humains (non, tu ne devrais pas pouvoir inventer que quelqu’un est un membre de gang juste pour pouvoir le déporter dans un pays autoritaire sans que ça fasse un scandale d’état) et, au bout du compte, sur la réalité elle-même.

Nous sommes en train de basculer dans un monde où la vérité n’intéresse plus personne, où le réel n’a pas d’importance, où on peut juste nier en bloc ce qui nous dérange et faire sa vie comme si de rien n’était. Pour un temps. Parce que ceux qui nient que le cancer est bien une maladie finissent quand même par en mourir, ceux qui nient le changement climatique ont quand même leur baraque à Los Angeles qui crame, et tôt ou tard le parpaing de la réalité s’écrase sur la tartelette aux fraises de nos illusions. Mais c’est alors trop tard : combien faudra-t-il de gamins morts de la rougeole, de la méningite, de la coqueluche pour que les antivax se remettent en question ? combien de parents passeront de longues nuits d’insomnie à fixer le plafond après l’annonce d’un cancer du col ou de l’anus d’un de leurs enfants à se dire qu’ils auraient pu empêcher ça et qu’ils ont sciemment refusé la protection qui leur était offerte ? combien de propriétaires devront quitter leur maison aux rez-de-chaussée inondés, aux murs fissurés, aux toits arrachés par les tornades, ou prises dans les flammes des brasiers de forêts, en se disant que quand ils ont voté pour les gens qui affirmaient que l’écologie, c’était un truc de bobo juste pour emmerder les gens, ils se sont fait avoir ? Pour reprendre une expression que j’aime beaucoup « qui aurait pu prévoir que les tigres mangeurs de visages allaient manger MON visage ? »

La vulgarisation, l’éducation populaire, l’esprit critique, tout cela devrait servir à prévenir ce genre de situation, à donner aux gens les armes pour se défendre contre la désinformation. Mais nous perdons du terrain, chaque jour. Je ne sais pas si c’est parce que ceux en face ont de meilleure armes (quand vous avez des fermes à trolls entières en face de vous, vous n’êtes pas dans un duel, vous êtes dans un remix de la Guerre d’Hiver), je sais en tout cas que c’est au moins en partie parce que la réalité n’intéresse pas les gens autant qu’elle le devrait.

Et j’avoue ne plus savoir quoi faire pour changer ça.

Le second problème que j’ai, c’est que l’urgence est passé, mais les séquelles restent. Dans mes DM, j’ai régulièrement des abonnés (ils reconnaîtront, qu’ils sachent qu’ils sont toujours les bienvenus et que leurs questions ne seront jamais ignorées) qui viennent me parler parce que la désinformation leur a volé des morceaux entiers de leurs vies. Parfois, elle leur a volé leur famille, des êtres chers qui ont « sombré », qui vivent maintenant dans une dimension parallèle où le Wifi t’empoisonne sauf si tu poses des harmoniseurs en plastique à 300 balles pièces dans ta maison, où tes pires ennemis sont le gluten, les vaccins et le fluor dans l’eau du robinet, et où il suffit de dire « je ne contracte pas » pour refuser de payer ses impôts.

Parfois, elle leur a volé leur santé et leur espérance de vie, parce qu’ils ont cru à des gens qui prétendaient pouvoir les aider alors qu’ils étaient dans une impasse et que la science leur disait embarrassée qu’elle ne savait pas quoi faire pour eux. Parfois, elle leur a volé leur sommeil et leur qualité de vie, en implantant si profondément dans leur crâne que tous les vaccinés mourraient d’arrêt cardiaque 5 ans (avant c’était 6 mois, puis 1 an, puis 2…) ou qu’avoir pris la pilule rendait quasi systématiquement stérile que chaque soir lorsqu’elles s’endorment elles se disent qu’elles vont mourir d’un infarctus dans leur sommeil ou qu’elles n’auront jamais de famille.

Tous ces gens sont angoissés, apeurés, en colère et surtout très abandonnés.

Parce qu’on leur dit que leur proche est juste un idiot et qu’ils sont mieux sans lui, ou qu’ils devraient pas se plaindre, ils se sont infligés ça eux-mêmes, ou qu’ils ont peur de quelque chose qui n’est pas réel et ils doivent juste arrêter d’y penser.

Et souvent, lorsque je leur explique que, bien que né de la désinformation, leur mal-être, lui, il est bien réel, et qu’ils doivent se faire aider pour ça (parce que honnêtement c’est épuisant comme vie), ils me répondent souvent qu’il n’y a personne, que leur médecin ne les comprend pas, qu’on refuse de leur prescrire quelque chose ou, au contraire, qu’on leur prescrit des trucs sans les écouter, en disant que ça va passer.

Nous sommes aussi mal armés pour guérir la désinformation que pour la prévenir. Et j’insiste sur guérir car c’est bien le sujet : des gens vont en mourir, des gens vont user leur santé, des gens vont passer à côté de leur vie à cause de ça, on ne peut pas juste faire comme s’ils n’existaient pas. Dans la chronique, si j’ai toujours été aussi dure dans mes propos envers les chefs de file des mouvements antivax, conspis et j’en passe, c’est aussi parce que j’ai leurs victimes dans mes DM, des gens qui n’avaient rien demandé à personne, et qu’ils ont broyés pour s’offrir une notoriété, un semblant de pouvoir ou un voyage aux Seychelles.

Encore une fois, le problème n’est pas qu’ils arrivent chez moi, c’est même un très bon signe, ça veut dire qu’ils sont dans une tentative de s’extraire de ça, ou que des proches attentionnés ne les ont pas lâchés et les envoient vers quelqu’un de fiable qui répondent à leurs inquiétudes. C’est le manque d’intérêt complet pour ce que je pense être une véritable épidémie qui est un vrai problème. Et j’avoue, là aussi, ne plus savoir quoi faire contre ça.

Bon, et une fois qu’on a posé ça, la grenouille, on en fait quoi ? Non parce que la déprime, c’est bien beau, mais ça donne pas un plan de bataille en fait. Dans les moments comme ça, je me tourne vers deux de mes repères. Le premier, c’est Dame Dr Jane Goodall (quand on a autant de titres, je suis pas sûre de dans quel ordre mettre quoi), qui nous affirme qu’il faut avoir de l’espoir, parce que de toute façon, on a pas le choix. Si on en a pas, autant s’asseoir dans un coin à attendre la mort, ce qui a l’air assez nul, donc on va faire autre chose.

L’espoir, ça a pas besoin d’être grand et lumineux et épique ou ce qu’on veut.

C’est aussi le courage stupide et obstiné, de faire et refaire et continuer alors même qu’on semble pas en voir le bout.

Et c’est là qu’intervient mon second repère : Diggy diggy hole, la chanson des nains qui creusent dans leur mine (vous l’aviez pas vue venir celle-là je parie).

Le truc au son duquel j’ai écrit ma thèse et je me réveille chaque matin.

Parce que quand on sait pas quoi faire, on regarde ses pieds et continue de creuser.

C’est encore loin la sortie ? J’en sais rien.

C’est encore long cette veine de granite avant qu’on retombe sur un truc plus facile à creuser ? Je sais pas.

Je sais juste que le thésard en moi ne m’a jamais vraiment quitté.

Et qu’il sait bien lui que la discipline bête et acharnée, ça déplace peut-être pas des montagnes, mais ça passe au travers, à terme.

Et chaque jour, tu creuses.

Et chaque jour, tu creuses.

Et chaque jour, tu creuses.

Et un jour, ça finit par passer.

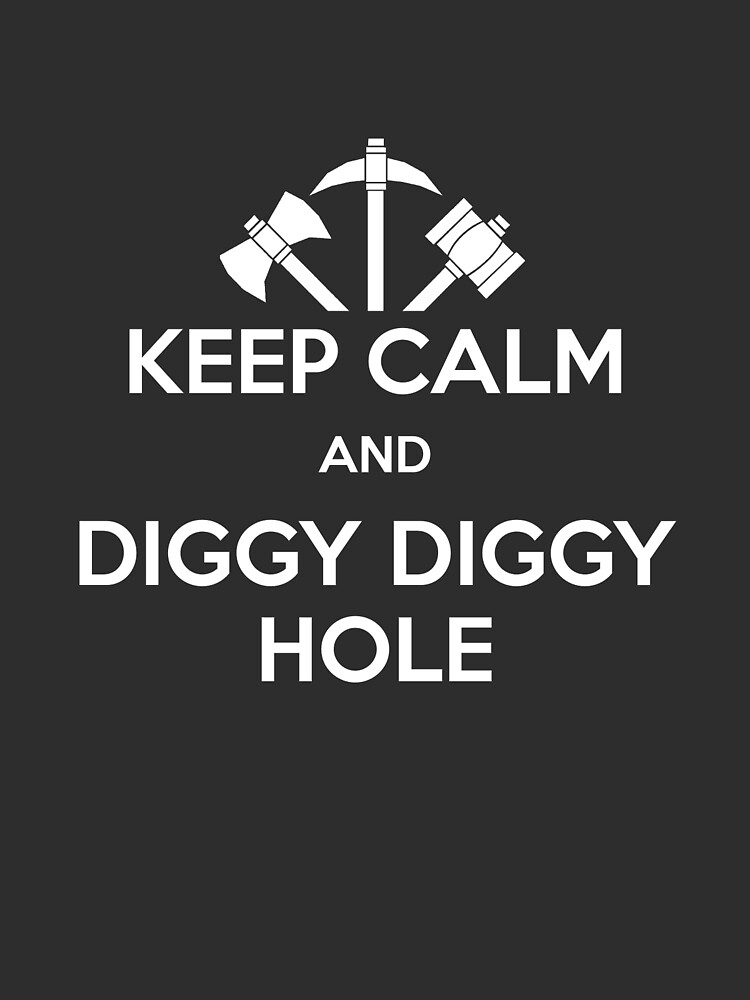
J’ai pas d’autres solutions pour l’instant que de continuer à faire ce que je fais.

Si on trouve mieux, on fera mieux.

En attendant, on creuse.

Et on se retrouve la semaine prochaine.

Des bisous.

Figure 1: Keep Calm and DIGGY DIGGY HOLE